

Libérer notre envie de sens pour sauver la planète

Par Sébastien Bohler

On parle souvent de crises : la crise climatique, la crise sanitaire... Je préfère parler de processus, parce qu'une crise c'est quelque chose de ponctuel, de temporaire, alors que ce qui nous préoccupe ici, les enjeux futurs à plusieurs décennies d'échéance, c'est un processus. Celui-ci est en partie irréversible, mais il est sûrement possible, dans une certaine mesure, de le corriger. Si j'aborde la question du sens, c'est parce que le processus qui est engagé en est un d'autodestruction et qu'il vient donc soulever la question de l'absurde et, en contrepartie, du sens.

Nous sommes aujourd'hui entrés dans une phase d'érosion du vivant et de modification des écosystèmes et du climat qui font peser une menace sur l'humanité ainsi que sur toutes les espèces vivantes. C'est une destruction qui est le fait de l'être humain, nous en sommes responsables, nous *Homo sapiens*, espèce extrêmement développée, prétendument intelligente, mais pour le moment incapable d'œuvrer à sa propre préservation.

Il y a dans cette notion d'autodestruction un paradoxe, une incohérence, une absurdité. Il y a donc crise du sens. C'est-à-dire qu'au cœur de cette menace qui pèse sur le vivant et dont nous sommes les auteurs, on trouve un déficit de sens. L'humanité court aujourd'hui à sa perte car elle a oublié un des ingrédients fondamentaux de l'existence d'*Homo sapiens* : le besoin universel de sens. Je situe ce besoin dans le fonctionnement de notre cerveau, parce que mon approche scientifique est liée à l'évolution de l'être humain dans sa dimension biologique et à l'évolution de son cerveau.

Une perte de sens

Nous pouvons voir les signes d'une perte de sens partout autour de nous. D'abord, il y a la sixième extinction de masse dans laquelle nous sommes entrés. Nous avons perdu 60 % de la biodiversité mondiale en une cinquantaine d'années à peine. En Europe occidentale, par exemple, des données ont été publiées il y a quelques années sur les populations d'insectes. Elles ont décliné de 70 %. Au même moment, des données relatives à la perte de biodiversité chez les grands mammifères en Amérique du Sud montaient jusqu'à 90 % selon les pays. C'est un phénomène global qui ne concerne pas que les mouches, les papillons et les crocodiles. L'être humain ne peut pas survivre sur une planète où la diversité du vivant tend à s'éroder, parce qu'au-delà d'un certain seuil, tout peut entrer dans une spirale d'autodestruction. Si nous atteignons un certain seuil, l'approvisionnement en ressources alimentaires pourrait être menacé.

Parallèlement à cet effondrement de la biodiversité, il y a une augmentation des températures à la surface du globe. Depuis le début de l'ère industrielle, nous parlons d'une augmentation de 1 degré Celsius de la température moyenne de la planète. C'est cependant l'arbre qui cache la forêt parce que localement, en Europe occidentale par exemple, au cours des vingt dernières années, les températures maximales ont augmenté de 2 °C. Aujourd'hui, nous savons que si les accords de Paris conclus en 2015 ne sont pas respectés, c'est-à-dire si nous n'arrivons pas à limiter le réchauffement climatique à 2 °C à l'horizon de 2100 et si les courbes actuelles, qui pointent plutôt vers un réchauffement de

4 °C, se maintiennent, alors il pourrait y avoir des températures maximales en été, dans les latitudes proches de Paris, de l'ordre de 30 °C d'élévation. C'est-à-dire qu'à Paris, il pourrait faire jusqu'à 60 °C en été! Dans ces conditions, la vie n'est plus possible. Il n'est plus question de s'adapter. On nous répète souvent que « *l'être humain va s'adapter* ». C'est faux, car au-delà d'un certain seuil, ce n'est plus possible. Il faut donc prendre conscience du fait que nous sommes engagés dans un processus d'autodestruction.

Si aucun changement drastique n'est effectué, on parle de 4,5 °C d'élévation moyenne des températures à la surface du globe en 2100. Comparons cela à la dernière période de l'histoire de la Terre où nous avons pu connaître un tel écart. C'était au sortir de la période glaciaire, il y a vingt mille ans, alors qu'il faisait 5 °C de moins. À cette époque, les glaciers des Alpes descendaient jusqu'à Lyon et il y avait des pingouins sur le littoral de la Méditerranée. Cinq degrés d'écart de température moyenne pour l'ensemble de la Terre, ça représente des changements de conditions de vie qu'on ne peut même pas imaginer. Il faut donc faire très attention quand on parle de dixièmes de degré que l'on décide de contrôler ou pas.

Le processus est donc engagé et l'élévation des températures s'accompagne aussi d'une élévation du niveau des océans qui risque de provoquer des migrations climatiques. Selon les scénarios du GIEC, il pourrait y avoir jusqu'à un milliard de migrants climatiques en 2100. Dans ces conditions, tous les équilibres démographiques et géostratégiques de la planète seraient modifiés, entraînant inévitablement des conflits armés de grande ampleur.

Il faut absolument prendre conscience de ce qui est en train de se jouer. Nous avons tendance à nous replier sur le présent et à oublier le reste, même si celui-ci est beaucoup plus important.

Ce qui est en jeu, ce sont potentiellement des centaines de millions de vies, du fait de pénuries, de chaleurs intenable, de migrations et de conflits armés. On parle de pertes humaines maintes et maintes fois supérieures à celles qu'a engendré la récente pandémie de COVID-19. Tout cela est causé par l'activité humaine, par l'augmentation de la consommation d'énergies fossiles qui se traduit par une explosion des émissions de gaz à effet de serre (GES), depuis le début de l'ère industrielle jusqu'à aujourd'hui. Selon le *Global Carbon Project*, en 2020, suite au ralentissement des activités humaines causé par la crise sanitaire, on a constaté une baisse des émissions de GES de l'ordre de 7 %. Si nous voulions tenir les engagements pris lors de la signature des accords de Paris pour limiter le réchauffement climatique à 2 °C en 2100, il nous faudrait réduire de 7 % nos émissions globales de GES globales chaque année pendant dix ans. Ça équivaut donc à l'effort qui a été mis pour lutter contre la COVID, mais pendant dix ans.

Il ne s'agira donc pas de faire de petits ajustements à la marge, par exemple en remplaçant nos moteurs thermiques par des moteurs électriques. Nous sommes face à un changement de civilisation qui est inévitable. Il faut donc se demander ce qui pourrait remplacer la pulsion consumériste qui nous ronge. À mon avis, la solution se trouve dans notre besoin de trouver un sens à l'existence. Il existe en effet une alternative au besoin matérialiste, elle est de l'ordre du spirituel, de l'intellectuel, du lien humain et de l'altruisme.

Depuis un demi-siècle, les émissions de GES ont en grande partie été dues à l'augmentation des ventes d'automobiles. Mais depuis peu, l'essor du numérique vient remplacer l'industrie automobile dans ce triste palmarès. Aujourd'hui, la fabrication et l'utilisation de smartphones, et d'écrans de toutes sortes, puisent énormément

dans les ressources naturelles et provoquent une accentuation de la consommation d'énergies fossiles. Tout ça a lieu conjointement avec l'accession d'un nombre de plus en plus grand d'humains aux appareils numériques. Face à toutes ces contradictions qui mènent à l'autodestruction de l'humanité, comment réagissons-nous ?

Je souhaite adresser cette crise du sens en faisant appel à une branche des neurosciences, qui s'est beaucoup développée depuis une quinzaine d'années, qui s'appelle les neurosciences existentielles. Celles-ci s'intéressent à la façon dont notre cerveau fonctionne face aux grandes questions qui touchent à l'existence telles que : « Pourquoi j'existe ? D'où je viens ? Quel est mon futur ? À quoi servent mes actions ? ». C'est-à-dire que l'organe que nous avons tous dans notre tête, ce cerveau qui nous vient du fond des temps et qui a évolué, est doté d'une fonctionnalité de recherche de sens, qui répond finalement à un besoin biologique. Aujourd'hui, grâce à l'imagerie médicale du cerveau, nous arrivons à en localiser une partie appelée le cortex cingulaire antérieur qui agit comme un véritable détecteur de sens.

La crise du sens cosmique

En neurosciences et en sciences de l'évolution, on sait que quand une partie du cerveau s'est développée au fil de millions d'années d'évolution pour remplir une fonction précise, cette fonction a dû obligatoirement jouer un rôle en termes de survie. Sinon les gènes permettant la constitution de cette structure cérébrale n'auraient pas été sélectionnés par l'évolution de notre espèce. Ça nous pousse à nous demander ce qui a bien pu être aussi important pour nos ancêtres, dans le fait de trouver du sens à leur existence. À quoi a bien pu leur servir la recherche de sens, au point de devenir vitale ?

Il y a deux millions d'années, *Homo erectus* vivait dans la savane et devait trouver sa nourriture dans un environnement hostile. Alors qu'il n'avait pas la force d'un lion, ni sa vitesse, ni ses canines d'ailleurs, comment a-t-il bien pu s'en sortir ? Il s'en est sorti en étant capable d'anticiper ce qui allait arriver. On le voit encore aujourd'hui chez les chasseurs-cueilleurs, qui ont développé la capacité de repérer les grandes routes de migration du gibier. En observant leur environnement, ils comprennent qu'à certaines périodes de l'année, certains animaux vont suivre certaines trajectoires. Ils sont donc en mesure d'être au bon endroit, au bon moment, pour les chasser. Ils arrivent ainsi à compenser leur manque de vitesse par l'anticipation en tendant des pièges.

Cette fonction d'anticipation de la réalité revient au cortex cingulaire antérieur. Comment celui-ci fonctionne-t-il ? Lorsque les chasseurs en milieu naturel observent les traces du passage des animaux pour chercher à prédire leurs mouvements, c'est le cortex cingulaire antérieur qui fait ces prédictions. Si l'animal arrive au lieu prédit, le cortex cingulaire antérieur émettra un signal de validation, une petite décharge « positive » à l'avant du cerveau, qui valide le schéma d'interprétation du réel qui a été fait par l'être humain. Les prédictions qui ont été faites sur les mouvements de la nature sont validés, et de ce fait, elles apportent un avantage en termes de survie.

Voyons maintenant ce qui s'est passé dans l'évolution de l'être humain quand nous sommes passés de la préhistoire au néolithique. Le néolithique est une période qui se situe il y a environ 12 000 ans. L'être humain se sédentarise alors et commence à pratiquer l'agriculture et l'élevage. Les agriculteurs se mettent donc à observer la forme des nuages et à l'associer à la météo. Ils découvrent par exemple que certaines

formes de nuages signalent une probabilité que la pluie arrive. Donc, là encore, le cortex cingulaire antérieur fait une prédiction sur l'arrivée de la pluie, qui est une variable très importante en agriculture. L'art de l'anticipation est encore une fois essentiel pour un agriculteur. Alors, si la pluie arrive conformément à la prédiction du cortex cingulaire antérieur, celui-ci émettra un signal de validation de ce schéma d'interprétation du réel. On trouve dans ces prédictions un début d'interprétation de la façon qu'a le monde de fonctionner : une ébauche de sens.

Les signaux de validation issus du cortex cingulaire antérieur sont très apaisants pour le cerveau. En revanche, si les prédictions du cortex sont démenties, c'est tout le schéma d'interprétation du réel et de la nature qui est invalidé et, à ce moment-là, le cortex cingulaire antérieur réagit en émettant une puissante décharge qu'on appelle « *potentiel négatif d'erreur* ». Ce signal d'erreur se traduit ensuite par la libération d'hormones du stress comme le cortisol ou la noradrénaline. Ce système, comprenant à la fois les signaux de validation et les potentiels négatifs d'erreur, pousse sans arrêt l'humain à affiner ses schémas d'interprétation du réel puisque cela améliore ses chances de survie. Cette pulsion à vouloir prédire l'avenir traversera toute l'histoire de l'humanité. On le voit dans l'Antiquité romaine par exemple avec l'art des devins qui essayaient de lire des présages dans le vol des oiseaux ou dans les entrailles des animaux.

Cette capacité à entrevoir l'avenir à partir de signes discrets dans le présent va ensuite donner lieu à tout un système d'interprétation du monde qui va faire appel notamment à des divinités. Les divinités, dans l'Antiquité grecque, formaient un panthéon, on leur adressait des prières ou des sacrifices dans le but d'influer sur l'avenir. On ne se contentait donc plus de chercher à le prédire.

Une scène très classique de l'antiquité grecque montre le roi Agamemnon qui, s'apprêtant à lancer ses troupes à l'assaut de la ville de Troie et désirant obtenir les faveurs du dieu du vent Éole pour pousser ses navires jusqu'au rivage, décide de lui sacrifier sa fille Iphigénie. Si à la suite du sacrifice de sa fille le vent est au rendez-vous, son schéma d'interprétation du réel, qui repose sur toute une structuration du monde physique et surnaturel par les dieux, est validé et prend corps. Il est intéressant de voir comment tout cela s'enchaîne pour donner naissance à un sens qui passe du matériel au surnaturel. Cette pulsion d'interprétation du monde physique, ce sens presque cosmique, va ensuite se transformer en un sens social qui structurera la société.

Revenons à la situation de nos ancêtres lointains : ces *Homo erectus*, peuplant la savane, qui ont appris à anticiper les mouvements du gibier. Il ne suffit pas d'anticiper pour capturer le gibier. Il faut pouvoir s'y attaquer, et lorsqu'il s'agit d'attaquer de grosses bêtes, la clé du succès est la coordination de groupe. On le sait aujourd'hui, à cette époque, les êtres humains ont réussi à s'attaquer à des gibiers beaucoup plus imposants qu'eux grâce à leur capacité de coopération. La coopération, c'est la capacité de synchroniser les actions de chacun dans un groupe. Dans la synchronisation, ce qui compte c'est la capacité d'anticiper, non plus le fonctionnement de la nature, mais le fonctionnement des autres humains qui nous entourent. L'être humain est un être social et il arrive à anticiper le comportement de ses semblables. Quand on désire s'attaquer à un mammoth, il faut savoir prédire exactement à quel moment son partenaire jettera sa lance, il faut savoir anticiper très précisément le mouvement du groupe et les mouvements des différents individus qui le composent. On le voit encore aujourd'hui, sur les terrains de football, les grands joueurs sont

ceux qui arrivent à anticiper les mouvements de leurs coéquipiers. L'anticipation est donc la clé du succès pour l'action de groupe restreints.

Cette fois-ci nous revenons au grand virage du néolithique qui a vu apparaître l'élevage, l'agriculture et la construction des premières grandes cités, notamment en Mésopotamie, où l'on compte pour la première fois des milliers, voire des dizaines de milliers de personnes cohabitant en un même lieu. Cela représente un grand changement pour le cerveau humain. Il est facile d'anticiper le mouvement de ses congénères quand on a vécu toute sa vie avec eux, et nous savons que les *Homo erectus*, il y a 2 millions d'années, vivaient dans des groupes restreints de quelques dizaines d'individus. Alors qu'avec le passage au néolithique, l'être humain a été confronté pour la première fois au phénomène de l'anonymat. C'est-à-dire qu'il rencontrait dans la rue des gens qu'il n'avait jamais vus auparavant et dont il ne pouvait pas anticiper le comportement.

De cette époque date très précisément les premiers rituels collectifs. Des rassemblements de milliers de personnes, qui ne se connaissent pas, qui font exactement la même chose au même moment tout en disant la même chose au même moment. C'est pour le cortex cingulaire antérieur du pain bénit! C'est un moyen de prédire à nouveau avec précision le comportement des autres, même s'ils nous sont inconnus. Le rituel collectif est la recette miracle pour se rassurer à propos du comportement des autres. Nous voyons aujourd'hui, grâce aux études d'imagerie cérébrale, le cortex cingulaire antérieur émettre ce signal de validation extrêmement apaisant lorsqu'on se livre à des rituels. Le rituel apaise notre cerveau parce qu'il satisfait sa soif d'organisation et de prédiction. On passe alors du sens social au sens spirituel. Il y a 5 000 ans environ, sont apparus ces premiers rituels collectifs dans l'humanité et, environ 200

ou 300 ans après, de façon systématique, ont émergé les premières religions morales. Le plus souvent des religions monothéistes d'ailleurs. Surgit alors la promulgation de règles morales inscrites dans le marbre, par exemple les tables de la loi, où un principe transcendant énonce de ces règles qui vont gouverner le comportement des humains. Ce phénomène, pour le cortex cingulaire antérieur, c'est un outil supplémentaire de prédiction du comportement des autres. Prédire le comportement d'autrui dans des rituels collectifs c'est une chose, on y arrive par la synchronie des mouvements et des paroles, mais quand tout cela s'appuie sur l'adhésion à des valeurs sacrées, c'est un outil de prédiction du comportement qui est encore plus efficace. On peut alors avoir confiance en l'autre parce qu'il croit en les mêmes choses que nous. C'est ça le grand pari de la religion.

Encore aujourd'hui, si on met des volontaires dans un appareil d'imagerie cérébrale et qu'on leur fait lire un texte philosophique disant que l'univers a un sens, qu'il n'est pas livré au hasard et que nous pouvons trouver un sens à notre existence, on peut voir le cortex cingulaire antérieur envoyer son signal de validation, signal apaisant. Si au contraire, on leur fait lire un texte disant que l'univers est né du hasard et que l'être humain finira inévitablement par se dissoudre dans l'infini et le néant, alors on observe leur cortex cingulaire antérieur envoyer son signal d'erreur et il y a libération des hormones du stress. Donc, se reposer sur un système d'organisation du monde qui a du sens, qui est structuré par une religion, par une idéologie, par un principe de vivre ensemble ou par la science est formidablement apaisant pour l'humain.

La crise du sens social

Pourquoi se retrouve-t-on aujourd'hui dans une crise du sens? Parce qu'il y a environ cinq siècles, un autre tournant est arrivé dans notre histoire, la révolution de la Renaissance avec Galilée, Copernic, le programme de Descartes et la théorie de l'évolution de Darwin. Nous passons alors d'un système fondé sur la croyance transcendantale au système scientifique, selon lequel le monde n'a pas été créé par une entité divine mais obéit aux lois de la physique, et où l'être humain n'a pas été créé le septième jour mais est plutôt le résultat d'une longue évolution des espèces. Il s'agit d'un changement total de notre schéma d'interprétation du monde et, au début, d'un progrès fantastique pour notre cerveau. Le désir fondamental du cortex cingulaire antérieur est de faire des prédictions, et la science moderne permet de faire des prédictions fabuleuses. Elle permet par exemple de prédire avec une précision incroyable le mouvement des astres ou la météo. Nous sommes loin du temps où Agamemnon sacrifiait sa fille dans l'espoir d'obtenir un vent favorable! Avec la science donc, on obtient un pouvoir prédiction beaucoup plus fort. Cependant, elle vient aussi remplacer les rituels collectifs et les valeurs morales par la machine, les supercalculateurs et les sciences algorithmiques, qui servent maintenant de béquilles au cortex cingulaire antérieur pour nourrir son besoin d'ordre.

Le problème aujourd'hui, c'est que la machine progresse beaucoup plus rapidement que l'humain. La loi de l'accélération des moyens de production et de consommation, très bien décrite par Rosa Hartmut dans son ouvrage *Accélération*, s'accompagne d'une accélération sociale (Rosa 2010). L'être humain n'est plus le maître du temps. C'est maintenant l'évolution des marchés globalisés et des machines qui dicte le tempo et, paradoxalement, cela produit une explosion du niveau général d'incertitude. C'est-à-dire que la

maîtrise et la prédictibilité qui constituaient au départ, par les éléments vertueux, des modèles scientifiques, se retournent aujourd'hui contre l'être humain dans un monde de plus en plus globalisé où tout va de plus en plus vite, et dans lequel on se retrouve à devoir faire de plus en plus de choses et à courir après le temps. Nous perdons ainsi le sentiment de comprendre le monde et de le contrôler parce qu'il devient de plus en plus complexe. Nous consommons toujours plus et nous sommes obligés de produire de plus en plus vite, pour ne pas perdre des parts de marchés dans la concurrence globalisée, et tout cela épuise les ressources naturelles et produit des GES, mais aussi épuise les individus, les conduisant au *burn-out*, à la dépression et parfois, hélas, au suicide.

La difficulté que nous avons aujourd'hui à prédire l'évolution du monde et de nos vies atteint un paroxysme avec l'incertitude qui pèse, pour la première fois, sur le sort de notre planète. La planète, le sol, la nature et les saisons étaient des repères immuables. Ils ne le sont plus. Notre cortex cingulaire antérieur ne peut plus se projeter dans l'avenir, il émet donc son signal d'erreur accompagné des hormones du stress en continu, de manière chronique. Le stress chronique et l'angoisse existentielle sont les grandes maladies de notre siècle.

Que faire face à cette situation? Notre cortex cingulaire antérieur ne peut pas se satisfaire d'une situation dans laquelle il n'arrive plus à déchiffrer le monde qui l'entoure. Il a besoin de schémas d'interprétation du réel. S'il ne peut pas en trouver dans un monde qui est devenu trop complexe, il se rabattra sur des systèmes d'interprétation du monde simplifiés. Les régimes autoritaires nous proposent une vision du monde caricaturale, dans laquelle il y a des gagnants et des perdants, dans laquelle il y a du blanc et du noir, des natifs et

des immigrés, du bon et du mauvais. Un monde manichéen séparé par des murs.

Or, notre cortex cingulaire antérieur préférera toujours une vision du monde simple à l'absence de vision du monde. L'adhésion des masses à des visions du monde simplifiées est malheureusement aujourd'hui en plein essor. Toutes les études sociologiques le montrent, les autoritarismes ont le vent en poupe sur tous les continents. Il semblerait que plus les gens ont le sentiment que la société n'obéit à aucune loi et que leur vie devient misérable, plus ils manifestent le désir de s'en remettre à des régimes autoritaires qui viendraient imposer un certain ordre de la société. Cela répond au désir de notre cortex cingulaire antérieur de se doter de systèmes d'interprétation de la société facilement déchiffrables. Le même procédé est à l'œuvre avec les théories du complot. Une théorie du complot est en quelque sorte un concentré de sens. Tout y a un sens, on y fait une multitude de liens et on y trouve de nombreuses machinations. Dans un monde qui semble livré au hasard parce qu'il est devenu trop complexe, le réflexe du cortex cingulaire antérieur est donc d'adhérer à une vision du monde paranoïaque, qui est toujours bien moins stressante que l'absence de système d'interprétation du monde.

La crise du sens individuel

Un dernier niveau du sens est aujourd'hui mis à mal, c'est le sens individuel. Nous avons le sentiment de ne plus savoir comment accorder nos actions à nos convictions. Par exemple, lors de mes conférences, des gens qui travaillent pour l'industrie pétrolière viennent parfois me dire qu'ils savent que par leur travail, ils contribuent à diminuer les chances de survie de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Il y a donc, dans ce cas, contradiction entre l'action et la conviction, entre la conscience

et l'engagement. Cette contradiction porte dans les sciences cognitives le nom de « dissonance cognitive ». Celle-ci est très difficile à vivre. On sait aujourd'hui, grâce aux expériences d'imagerie cérébrale, que cette dissonance cognitive produit une surchauffe du cortex cingulaire antérieur qui se retrouve condamné à émettre sans arrêt son signal d'erreur. L'individu subit donc de plein fouet ces décharges d'hormones du stress et en découlent des crises de vie et des *burn-out*.

Renouer avec le sens

Sur ces trois dimensions du sens, le sens cosmique, le sens social et le sens individuel, il nous faut maintenant agir. C'est-à-dire qu'il faut restaurer le sens. Il faut passer à un autre niveau d'interprétation anthropologique de nos existences. Il faut faire passer sur le plan d'une nécessité absolue, ce que disait Camus : « *L'homme a un besoin viscéral de sens, mais son problème c'est qu'il vit dans un monde qui n'a pas de sens* ». Nous pourrions ajouter que nous vivons aujourd'hui dans un monde qui n'a plus de sens parce qu'il en a été évacué. L'humain s'est débarrassé de ses anciens schémas d'interprétation du monde qui l'aidaient à donner un sens au monde. Depuis, son cortex cingulaire antérieur ne cesse de lui rappeler ce manque. Le sens est un besoin vital : un besoin biologique, ce n'est pas simplement une interrogation philosophique.

Il faut renouer avec le sens sur les trois plans précédemment décrits. Il faut, sur le plan individuel, faire des choix de vie qui sont en phase avec la conscience que nous avons des enjeux. Il faut aussi restaurer des visions du monde partagées en ce qui a trait aux écosystèmes, au fonctionnement des systèmes politiques et aux connaissances scientifiques. Il faut offrir une vision du monde cohérente sur toutes les questions scientifiques qui

sont, aujourd'hui, difficiles à appréhender pour nos semblables. Finalement, il faut rétablir la dimension sociale du sens, qui était autrefois remplie par des rituels. Il nous faut retrouver des codes sociaux partagés dans un monde qui est placé sous le signe de l'éclatement des communautés. Aujourd'hui, il y a de plus en plus de sectes, de croyances paranormales et de théories du complot. Elles se forment dans des chambres d'écho sur Internet où chacun peut se retrouver dans de petits groupes de personnes qui croient aux mêmes choses. Une telle organisation sociale ne permet pas d'adresser correctement les enjeux collectifs et planétaires qui nous attendent. Il nous faut donc retrouver de toute urgence des codes sociaux globaux et des rituels partagés. Ça vient poser la question controversée des valeurs morales partagées. Quelles sont les valeurs centrales de nos sociétés sur lesquelles devraient se fonder nos comportements et qui pourraient être considérées comme absolument intangibles?

Retrouver le sens interne, c'est recréer une adéquation entre la conscience et l'action, ça peut passer par des changements de cap dans les existences. De plus en plus de gens décident par exemple de quitter la ville pour s'acheter un lopin de terre, ou vont commencer à consommer local, à renoncer à un emploi lucratif pour retrouver une cohérence interne. Ce faisant, ils nourrissent leur cortex cingulaire antérieur.

Dans ce grand bouleversement, le rôle des associations et de l'entreprise privée est aussi important. Énormément de dirigeants d'entreprise me disent qu'ils n'arrivent plus à recruter les jeunes diplômés, parce que ceux-ci se préoccupent du sens des missions qu'on leurs propose et de l'impact de leur travail sur l'environnement. L'appât du gain ne suffit plus pour les attirer, ils cherchent un travail qui a du sens. Il y a aujourd'hui un réveil du cortex cingulaire antérieur, c'est plutôt bon

signe, mais évidemment un changement global ne pourra se faire sans une vision du monde qui soit partagée. Donc, il faudra faire un effort de vulgarisation des enjeux et établir une stratégie claire visant la construction d'un monde durable. Il faudra s'inspirer des sciences et de l'écologie, parce que c'est ce qui a le potentiel aujourd'hui de fonder une action à la fois collective et éthiquement défendable. Finalement, il reste la question des rituels. Aujourd'hui, nous les avons à peu près tous évacués. Mais les neurosciences existentielles nous montrent qu'ils offrent à notre cerveau un effet extraordinairement apaisant dont nous avons complètement oublié la portée. Nous avons pris l'habitude de vivre de façon très individuelle sans synchroniser nos affects, nos paroles et nos actes lors de grands rassemblements collectifs. Il y a là un potentiel trop peu exploité à redécouvrir.

Notice biographique :

Sébastien Bohler est docteur en neurosciences, journaliste scientifique et auteur. Ancien élève de l'École polytechnique, il est spécialiste en neurobiologie moléculaire.

Références :

Bohler, Sébastien. 2019. Le Bug humain : pourquoi notre cerveau nous pousse à détruire la planète et comment l'en empêcher. Paris : Robert Laffont.

Bohler, Sébastien. 2020. Où est le sens? : Les découvertes sur notre cerveau qui changent l'avenir de notre civilisation. Paris : Robert Laffont.

Rosa, Hartmut. 2010. Accélération : Une critique sociale du temps. Paris : La Découverte.